



© Héliène Bamberger / P.O.L

# Emmanuelle Bayamack-Tam

France

## Désordre, chaos et réalité

### L'auteur

**Emmanuelle Bayamack-Tam** est née en 1966 à Marseille. Elle vit et enseigne en banlieue parisienne et est membre fondateur de l'association interdisciplinaire Autres et pareils.

### Ressources

[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com) : des vidéos et des extraits des romans à lire en ligne

### L'œuvre

*Je viens* (P.O.L, 2015)  
*Mon père m'a donné un mari* (P.O.L, 2013) THÉÂTRE  
*Si tout n'a pas péri avec mon innocence* (P.O.L, 2013 ; Folio, 2014) Prix du roman Ouest-France Etonnants Voyageurs 2013, Prix Alexandre-Vialatte 2013  
*La Princesse de*. (P.O.L, 2010)  
*Une fille du feu* (P.O.L, 2008)  
*Le Triomphe* (P.O.L, 2005)  
*Hymen* (P.O.L, 2003)  
*Pauvres morts* (P.O.L, 2000)  
*Tout ce qui brille* (P.O.L, 1997)  
*Rai-de-cœur* (P.O.L, 1996)

### Zoom

*Je viens* (P.O.L, 2015)



*Je viens* est un roman comique. Il mouline les sujets qui fâchent, le racisme qui a la vie dure, la vieillesse qui est un naufrage, et les familles que l'on hait. Il illustre une fois de plus les lois ineptes de l'existence et leurs multiples variantes : l'amour n'est pas aimé, le bon sens est la chose du monde la moins partagée, les adultes sont plus immatures que les enfants, les riches se reproduisent entre eux et prospèrent sur le dos des pauvres, etc.

Il vérifie aussi la grande leçon baudelairienne, à savoir que le monde ne marche que sur le malentendu. Mais pour accablante qu'elle soit, la réalité devrait pouvoir s'écrire sans acrimonie, dans une langue qui serait celle de la farce ou du vaudeville, avec lequel cette histoire a beaucoup à voir.

Ce livre est une maison, Bleak House dickensienne dans laquelle chacune des trois narratrices s'aménage une chambre à soi. Les personnages finissent par être gagnés par la matière, se réifier et se figer comme si la maison tenait les habitants sous ses sortilèges. *Je viens* est aussi un triple portrait de femmes. Nelly (la grand-mère) raconte sa vie in extremis, entre ressassement et déploration. Parce qu'elle cherche à justifier son incapacité à vivre, Gladys (la mère) produit quant à elle un discours vindicatif et furibond qui tient souvent du délire. Charonne est celle qui vient.

Si les connotations érotiques de ce verbe existent, ce n'est pas ce qui intéresse l'auteur. *Je viens*, c'est la proclamation, par Charonne et à la suite de Michaux («Agir, je viens»), de sa volonté de redresser les torts, de parler contre les lois ineptes, de faire passer sur la maison borgne comme un soufflé de bienveillance qui en dissiperait la léthargie et les aigreurs. Charonne est une missionnaire — comme le sont souvent les personnages d'Emmanuelle Bayamack-Tam — lancée dans une geste héroïque, à l'assaut du racisme ordinaire, de la négligence parentale et de la dépression sénile, pour ne citer que quelques uns de ses adversaires identifiables.

**Mon père m'a donné un mari** (P.O.L, 2013)  
THÉÂTRE



Un père et une mère parlent de leur fille : Alexandrine, seize ans. Ce pourrait être une conversation normale, mais Alexandrine ne l'est pas et il se peut que le couple parental ne l'ait jamais été non plus. Leurs inquiétudes portent essentiellement sur la vie sexuelle future

d'Alexandrine... Le dénouement, comme toujours, est un escamotage qui dérobe heureusement à nos yeux les protagonistes de la farce.

*Mon Père m'a donné un mari* reprend, en le caricaturant, l'argument des comédies classiques : des parents prennent en main la vie amoureuse de leur fille. Sauf qu'il ne s'agit plus d'arranger un mariage mais d'organiser un dépuçelage. Comme la fille est autiste, elle consent à cette prise en main. Elle autorise même ses parents à assister à sa défloration, conçue comme l'aboutissement spectaculaire de cette pièce.

**Si tout n'a pas péri avec mon innocence** (P.O.L, 2013 ; Folio, 2014) Prix du roman Ouest-France Etonnants Voyageurs 2013, Prix Alexandre-Vialatte 2013



Kim, la narratrice, grandit dans le sud de la France, au bord de la mer - qu'on voit danser de temps en temps dans ce roman. Elle est entourée d'adultes immatures, cruels et déraisonnables : affligée d'un bec-de-lièvre, sa mère se lance sur le tard dans une carrière de stripteaseuse ; son père, qui a tatoué ses cinq enfants d'une étoile bleue sur l'occiput, brille par sa faiblesse et son insignifiance ; son grand-père est un insupportable fanfaron, et sa grand-mère sombre peu à peu dans la folie avant de regagner l'Algérie fantasmagorique de son enfance.

Heureusement, pour l'aider à survivre à une enfance calamiteuse, Kim a l'amour inconditionnel de ses petits frères, la gymnastique rythmique, la lecture de Baudelaire, et ses nuits fauves avec son prince ardent. Sans compter qu'elle ne va pas tarder à rencontrer sa sorcière bien-aimée en la personne d'une sage-femme à la retraite - à moins qu'il ne s'agisse d'une vieille pute sur le retour ? En fait de retour, on assiste aussi à celui du personnage de Charonne, qui fait basculer (in extremis) cette histoire du côté de la beauté et de l'énergie vitale.

Le titre est emprunté aux *Métamorphoses* d'Ovide : comme Philomèle, Kim survit aux outrages, mais contrairement à elle, on ne lui a pas coupé la langue, ce qui fait qu'elle raconte, dans une langue qu'Emmanuelle Bayamack-Tam a voulue à la fois triviale et sophistiquée, comment l'esprit vient aux filles.

Or, on sait depuis longtemps qu'il leur vient par les chemins à la fois balisés et inextricables du désir charnel. Pour Kim, il empruntera aussi ceux de la poésie du XIXe, ce qui fait que *Si tout n'a pas péri avec mon innocence* se veut aussi récit d'une vocation d'écrivain.

**La Princesse de.** (P.O.L, 2010)



Daniel a été adopté très jeune par une immigrée polonaise et son petit mari français. Fasciné par cette mère et sa plantureuse beauté rousse, il s'efforce à la fois de lui obéir et de lui ressembler : or, si obéir à sa mère signifie être un homme, lui ressembler signifie être une vamp en guêpière. Pris entre ces exigences contradictoires, il renonce à la sincérité et relègue ses avatars féminins dans ses abysses personnels, ou encore, comme il le dit lui-même, dans une boîte de Pandore qu'il s'efforce de maintenir fermée. Avec l'entrée dans l'âge adulte, les choses s'arrangent un peu : il rencontre un homme qui devient à la fois son amant, son mentor et son employeur. Grâce à lui, il va se produire sur scène, travesti en femme, ce qui permet à sa vérité intime de sortir un peu, au moins à la nuit tombée. Parallèlement, il s'éprend d'un détenu auquel il rend visite tous les dimanches, ce qui l'amène à côtoyer des femmes dont l'homme est en prison. Et nous n'en sommes là qu'au début d'une histoire qui n'est pas seulement riche en rebondissements mais aussi en couleurs pas toujours discrètes, en sentiments - excessifs comme il se doit - et en sons contrastés. Comme si Emmanuelle Bayamack-Tam s'était attachée à capter de l'énergie, de l'excitation, du désir, tout un sex-appeal non-conformiste. Et s'il y a beaucoup de « perdants » dans cette histoire, à commencer par le narrateur ; beaucoup de filles perdues, beaucoup de créatures entre deux sexes (les *male to female*, ou mtf), beaucoup d'amoureux de la défonce, sans compter ceux qui croupissent en prison c'est parce que, de livres en livres, les héros d'Emmanuelle Bayamack-Tam sont du genre à cumuler les tares, les disgrâces, les stigmates ; ils n'arrivent à rien, ils tirent systématiquement le mauvais numéro. Parce que leurs vies sont inimaginables, ou insupportables à imaginer, il y a de la place ici pour l'imagination, et pour l'humanité.

Daniel a été adopté très jeune par une immigrée polonaise et son petit mari français. Fasciné par cette mère et sa plantureuse beauté rousse, il s'efforce à la fois de lui obéir et de lui ressembler : or, si obéir à sa mère signifie être un homme, lui ressembler signifie être une vamp en guêpière. Pris entre ces exigences contradictoires, il renonce à la sincérité et relègue ses avatars féminins dans ses abysses personnels, ou encore, comme il le dit lui-même, dans une boîte de Pandore qu'il s'efforce de maintenir fermée. Avec l'entrée dans l'âge adulte, les choses s'arrangent un peu : il rencontre un homme qui devient à la fois son amant, son mentor et son employeur. Grâce à lui, il va se produire sur scène, travesti en femme, ce qui permet à sa vérité intime de sortir un peu, au moins à la nuit tombée. Parallèlement, il s'éprend d'un détenu auquel il rend visite tous les dimanches, ce qui l'amène à côtoyer des femmes dont l'homme est en prison. Et nous n'en sommes là qu'au début d'une histoire qui n'est pas seulement riche en rebondissements mais aussi en couleurs pas toujours discrètes, en sentiments - excessifs comme il se doit - et en sons contrastés. Comme si Emmanuelle Bayamack-Tam s'était attachée à capter de l'énergie, de l'excitation, du désir, tout un sex-appeal non-conformiste. Et s'il y a beaucoup de « perdants » dans cette histoire, à commencer par le narrateur ; beaucoup de filles perdues, beaucoup de créatures entre deux sexes (les *male to female*, ou mtf), beaucoup d'amoureux de la défonce, sans compter ceux qui croupissent en prison c'est parce que, de livres en livres, les héros d'Emmanuelle Bayamack-Tam sont du genre à cumuler les tares, les disgrâces, les stigmates ; ils n'arrivent à rien, ils tirent systématiquement le mauvais numéro. Parce que leurs vies sont inimaginables, ou insupportables à imaginer, il y a de la place ici pour l'imagination, et pour l'humanité.

**Une fille du feu** (P.O.L, 2008)



« Chère opinion mondiale, je voudrais t'informer du fait méconnu numéro un : on n'est jamais grosse sans être un peu une héroïne. » Ceci est la première phrase du roman, et tout de suite, le ton est donné. Drôle, insolent, pas dupe. Et, de fait, Charonne n'a pas la langue dans sa poche ni l'intelligence en sommeil. Il faut dire que rien de ce qui peut éveiller le sens critique ne lui aura été épargné : née de père inconnu d'origine incertaine, mais très probablement subsaharienne, élevée par une mère passablement dérangée qui n'a cessé jusqu'à sa puberté de la mutiler (elle a été excisée, une tentative d'infibulation a échoué, etc.), en butte à tous les lazzi que son obésité peut provoquer, il lui aura fallu durement se constituer, survivre, et s'imposer. Si on ajoute à cela qu'elle est malgré tout d'une beauté renversante et qu'elle a la langue bien pendue, on commence à avoir une idée du personnage tout à fait extraordinaire qu'Emmanuelle Bayamack-Tam a inventé. L'histoire n'est pas banale non plus. Charonne va être choisie par un couple de garçons pour être la mère porteuse de l'enfant qu'ils veulent ensemble. Tandis qu'elle devient provisoirement maigre comme un clou et que son clitoris repousse miraculeusement, elle va découvrir que sa tante est en fait son père (!.) cependant que l'amour et la jouissance sexuelle vont lui être révélés. Ce roman est un plaisir de fiction, en même temps qu'une belle et puissante réflexion sur les flottements de l'identité sexuelle, dans un style éblouissant. Emmanuelle Bayamack-Tam aime les mots, elle les choisit avec un grand bonheur ; elle aime les phrases, elle les modèle et les rythme, elle les enchante. Mais par dessus tout, pour lier ensemble ces mots et ces phrases, au delà même de l'humour ravageur qu'on lui connaissait déjà, une joie terrible, énorme, vitale se dégage de ce livre exceptionnel.

« Chère opinion mondiale, je voudrais t'informer du fait méconnu numéro un : on n'est jamais grosse sans être un peu une héroïne. » Ceci est la première phrase du roman, et tout de suite, le ton est donné. Drôle, insolent, pas dupe. Et, de fait, Charonne n'a pas la langue dans sa poche ni l'intelligence en sommeil. Il faut dire que rien de ce qui peut éveiller le sens critique ne lui aura été épargné : née de père inconnu d'origine incertaine, mais très probablement subsaharienne, élevée par une mère passablement dérangée qui n'a cessé jusqu'à sa puberté de la mutiler (elle a été excisée, une tentative d'infibulation a échoué, etc.), en butte à tous les lazzi que son obésité peut provoquer, il lui aura fallu durement se constituer, survivre, et s'imposer. Si on ajoute à cela qu'elle est malgré tout d'une beauté renversante et qu'elle a la langue bien pendue, on commence à avoir une idée du personnage tout à fait extraordinaire qu'Emmanuelle Bayamack-Tam a inventé. L'histoire n'est pas banale non plus. Charonne va être choisie par un couple de garçons pour être la mère porteuse de l'enfant qu'ils veulent ensemble. Tandis qu'elle devient provisoirement maigre comme un clou et que son clitoris repousse miraculeusement, elle va découvrir que sa tante est en fait son père (!.) cependant que l'amour et la jouissance sexuelle vont lui être révélés. Ce roman est un plaisir de fiction, en même temps qu'une belle et puissante réflexion sur les flottements de l'identité sexuelle, dans un style éblouissant. Emmanuelle Bayamack-Tam aime les mots, elle les choisit avec un grand bonheur ; elle aime les phrases, elle les modèle et les rythme, elle les enchante. Mais par dessus tout, pour lier ensemble ces mots et ces phrases, au delà même de l'humour ravageur qu'on lui connaissait déjà, une joie terrible, énorme, vitale se dégage de ce livre exceptionnel.



Artaud tenait le mariage pour une offense personnelle.

Kafka est mort célibataire – mais ce n'est pas faute de s'être fiancé.

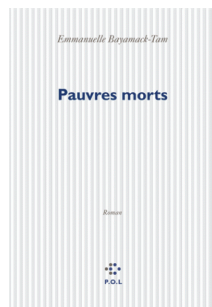
Nijinski a épousé Dieu, devant témoins, le dix-neuf janvier mille neuf cent dix-neuf.

À ce sujet comme à d'autres, ils auraient peut-être eu des choses à se dire.



Une femme poursuit un homme d'un amour passionné dont il ne veut pas. L'homme est fragile, sensible, un véritable innocent qui entrave sa jeunesse par timidité. La femme est abîmée, meurtrie, laide, une clocharde alcoolique. Elle aime cet homme d'un

amour fou, littéralement, sur lequel elle laisse planer l'ombre d'un infanticide : à toucher de si près l'horreur, il semble qu'il n'y ait plus de limite ni à l'amour ni à l'horreur. Jusqu'à ce qu'intervienne un étrange enquêteur héroïnomanie et prosélyte n'ignorant rien du langage des fleurs, comme un héros de série qui tombe du ciel, sait tout et sait tout faire. Il parviendra parfaitement à dérégler ce qui doit l'être pour que du chaos et de la violence sortent beaucoup plus de vie, de l'amour, qu'il en soit fini avec les larmes et les tremblements, la génétique, la ressemblance, la transmission.



Quatre-vingt-trois ans, ce n'est pas une vie. C'est juste le temps que ça prend de vieillir et de connaître le sort immérité de toute chair, le pourrissement programmé, la violence médusante du dégoût.

Et si, à quatre-vingt-trois ans on s'offre un dernier sursaut de sens, un dernier triomphe amoureux, il risque d'avoir la couleur de l'argent et tous les appâts du gain.

Mais c'est toujours ça de pris, toujours ça que n'ont même plus les pauvres morts gisant entre les radicelles chlorotiques et les insectes nécrophages.

Et il n'y a pas de mot de la fin, pas de sagesse acquise sur le tard.

« Drôle de roman, le troisième d'Emmanuelle Bayamack-Tam, obsédé, fasciné par le vieillissement et la déliquescence du corps, mais qui à la fois s'en moque sur le mode du grotesque. Une catharsis, donc, avec ce qu'il faut d'humour noir. Délectable. »

*Politis*

« Emmanuelle Bayamack-Tam n'y va pas de main morte. Elle écrit large et radieux pour cataloguer les phobies, les sarcasmes de cette Renée radieuse, gouailleuse, fielleuse et d'une grande virtuosité comique. Ce troisième roman est à mettre dans la lignée de Thomas Bernard et cet autre grand écrivain du monologue tonitruant, Dominique Rollin. »

*Le Point*



Pour sauver les mauvaises âmes des filles de Fénix, il doit d'abord s'extraire des plis angulaires et cassés de sa vieille peau. Ensuite, il faut qu'il trouve le seul nom qui lui aille, le seul qui rende compte de son identité remarquable. On peut considérer tout ça comme une mission. À la fin, il lui reste le plus

difficile : empêcher que s'écrive son histoire officielle.

Se retrouvent dans cette histoire qui n'a rien d'une histoire officielle, quelques-uns des thèmes qui nourrissent *Rai-de-cœur*, comme l'exil, ou l'ambiguïté sexuelle, ou encore la grande ville (c'est d'ailleurs la même... sous d'autres cieux). Mais aussi de nouvelles préoccupations qui ont à voir avec l'identité, la filiation, la folie.

« Le court récit d'Emmanuelle Bayamack-Tam plonge le lecteur dans un univers qui tient à la fois du réalisme et de la folie. Le narrateur passe ses journées à couler du béton sur les chantiers et les soirées à faire la plonge dans un restaurant. Cette vie ne devient supportable que parce qu'il vient d'acheter une « parabole » qui lui permet de voir ses amies tous les soirs à la télé [...]. Le récit se construit sur le paradoxe d'un homme nourri d'images télévisuelles mais qui simultanément dénonce le règne des apparences. Un homme qui renie son nom alors même qu'il cherche la transparence, un fou qui sait pourtant jeter un regard clairvoyant sur la société qui l'entoure. »

*La Quinzaine Littéraire*



Au milieu des sables du bush, Kéziyah règne en maître sur les moins que rien : Nello, le valet de cœur subjugué, et Siri, l'idiote à la beauté radieuse.

De l'autre côté du monde, une grande ville occidentale clignote de tous ses feux. Kéziyah part

donc en guerre contre sa misère native, contre le sort auquel on a pensé pour lui : il invente, pour s'arracher à son coin de terre sinistré, un moyen étrange et cruel.

C'est Nello qui raconte. C'est Nello qui se dresse au milieu des choses dites, semblable à elles et sans pouvoir sur elles. Mais l'histoire finit par tracer, cahotante, son propre sillage fumeux.

« [...] l'histoire de Daniel, un petit garçon né nulle part en Afrique australe, dans un pays aujourd'hui rayé de la carte. Une enfance en pays zoulou, dans un « rest-camp » au milieu du bush. Le garçon dit « je » et le trouble installé plus tard par le récit s'imisce dès les premières pages à lire ce texte accordé au masculin sous la plume d'un auteur au prénom de femme. Daniel joue à la poupée avec sa copine Siri, met ses robes jusqu'à ce premier plaisir, ce premier désir lorsqu'à travers le voile d'une robe relevée, il partage la bouche de Kéziyah, le bel indigène de son âge. Raclée du père. On ne dira pas la suite [...]. On dira seulement qu'Emmanuelle Bayamack-Tam a écrit un livre inattendu mais nécessaire puisqu'il porte à l'évidence un sentiment non répertorié à ce jour et pourtant palpable et partagé, entre la fièvre et l'abnégation, et que l'on appelle d'un étrange terme d'architecture : le rai-de-cœur. »

*Libération*